

**Les verreries à bouteilles de Nord – Champagne**  
**(au XIX<sup>e</sup> siècle)**

par **Stéphane Palaude**  
doctorant, **Université de Lille 3**

L'Avesnois-Thiérache, situé aux confins des départements du Nord et de l'Aisne actuels, est une région dont l'histoire verrière remonterait au XIII<sup>e</sup> siècle. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle commence à être réputée pour ses bouteilles appréciées des négociants de Reims. Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette production se développe au point que huit verreries à bouteilles voient le jour : trois dans le nord de l'Aisne (Hirson, Le Nouvion-en-Thiérache et Wimy-Quinquengrogne) et cinq dans le sud du Nord (Anor, Fourmies, Hautmont, Landrecies et Trélon).

Ces établissements ont précisément en commun la bouteille dite champenoise, outil par excellence de la transformation du prestigieux vin. Une telle attache conduit à la classification, fort tardive, « Nord – Champagne ». Il s'agit là d'une simple reconnaissance de leurs capacités d'adaptation à un marché spécifique qu'il a d'abord fallu conquérir puis conserver.

Or l'histoire de ces verreries se dissocie peu de l'histoire des hommes qui les ont dirigées, appartenant à des générations différentes, des écoles distinctes, des mondes presque opposés. Cependant, il n'est pas question de traiter ici de l'historique de l'ensemble des sites, mais bien plutôt de se rapprocher de l'histoire particulière de certains de ceux « qui les ont fait ! »

En tout état de cause, le constat est simple : au XIX<sup>e</sup> siècle, les dirigeants, à l'exception de ceux des Verreries de Quinquengrogne, sont tous issus de deux milieux-clés : celui du fer et celui du charbon. En un mot, celui du feu.

I Le « noble estat »

En Avesnois-Thiérache, les récentes découvertes archéologiques et historiques ont permis de comprendre que les verreries locales des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, par exemple Follemprie ou Beauregard, façonnent tous les types de verre : « *menu verre* », verre plat et bouteilles. Elles fournissent alors peut-être en « *vaisseaux vides* » les habitants de la Champagne à une époque où l'histoire de la bouteille à vin débute quasiment et les commandes sont peu significatives. Par la suite, la plus vieille verrerie de la région à produire de façon attestée, des bouteilles dites noires du fait de la couleur foncée du verre, c'est la « vieille verrerie d'Anor ». Cet établissement est né d'illustre descendance car il est fondé en 1680 par Josué II de Hennezel d'Ormois<sup>i</sup>. Les Hennezel, l'une des quatre familles de la Vôge spécialisées dans le « *gros verre façon Lorraine* », c'est-à-dire le verre plat en manchon ou canon, les Hennezel donc, sont venus s'installer en Avesnois-Thiérache au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Et c'est au début du siècle suivant que l'on retrouve les premières mentions de vente de bouteilles à

destination de la région de Reims<sup>ii</sup>. Cependant aucune bouteille plus qu'une autre n'est alors propice à la conservation des vins. Nombre de verreries fabriquent le même produit, par exemple en Argonne ou ailleurs. Il n'est pas encore question de vin effervescent et de vin tranquille, mais simplement de vin. Pourtant les goûts évoluent et les bulles s'éveillent. En 1760, Bosc d'Antic, ancien directeur à la manufacture royale de Saint-Gobain, cite Anor comme étant l'une des trois verreries produisant de bonnes bouteilles ; avec Folembay, près Saint-Gobain, et Sèvres[-Bas-Meudon], près Paris<sup>iii</sup>. A la veille de la Révolution française, c'est au « *four d'en bas* » à Anor, que l'on souffle plus de 50.000 bouteilles par an, lors d'une campagne de quatre mois. M. Ruinart demeure le principal client<sup>iv</sup>. La Révolution a alors raison des Hennezel d'Ormois d'Avesnois-Thiérache ; du fait de l'attachement des gentilshommes verriers à la couronne de France. En 1792, M. d'Hennezel émigre, amenant la confiscation de ses biens dont la verrerie<sup>v</sup>. Mais l'établissement ne meurt pas complètement puisque le régisseur Baudelot poursuit les activités de fabrication et livre toujours la Champagne, dont les Ruinart<sup>vi</sup>. En 1794, les frères Despret, maîtres de forges, rachètent le tout, associés à MM. Baudelot et Roux<sup>vii</sup>. En 1802, les Despret restent seuls aux commandes de cette verrerie qui produit annuellement plus de 200.000 bouteilles<sup>viii</sup>. Mais les frères éprouvent des difficultés d'approvisionnement, se plaignent auprès du District d'Avesnes<sup>ix</sup>. La verrerie d'Anor périclité jusqu'à s'éteindre vers 1820. Les Despret se concentrent alors sur le feu de leurs forges. C'est ce feu qui lie l'histoire d'Anor et celle de la verrerie de Hautmont. Cette dernière mérite donc toute notre attention.

En l'an XII, le citoyen Félix, propriétaire de la manufacture d'armes de Maubeuge se pourvoit pour établir une manufacture de verre noir dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Hautmont<sup>x</sup>. En 1800, trente-deux ouvriers façonnent 600.000 bouteilles l'an<sup>xi</sup>. Cet établissement bénéficie de la proximité des gisements du combustible meilleur marché : le charbon, qui provient du bassin de Charleroi via la rivière Sambre. En 1802, apparaît Valentin Darce<sup>xii</sup>. Il appartient à une noble lignée. Le citoyen Félix n'est autre que son parent et les Despret d'Anor tout autant<sup>xiii</sup>. En 1814, il rachète la verrerie et s'emploie à la faire reconnaître auprès des Maisons de Champagne<sup>xiv</sup>. En 1814-1815, première commande de M. Ruinart : 100.000 bouteilles<sup>xv</sup>. En 1828, 80.000 bouteilles sont fournies à la Maison Moët<sup>xvi</sup>. En 1833, M. Darce est le seul fabricant qui répond à l'appel de la Société d'Encouragement de l'Industrie Nationale au concours des meilleures bouteilles. Après examen, celles-ci résistent à une pression moyenne de 21 atmosphères sur la toute nouvelle machine Collardeau et produisent une casse inférieure à 5 %, mais présentent des différences d'épaisseur à améliorer<sup>xvii</sup>. Il reçoit une médaille d'or, récompensant quatre années d'efforts<sup>xviii</sup>. En 1835, il augmente les capacités de production en ajoutant un troisième four<sup>xix</sup>. Or en fin de cette même année, la Société d'Encouragement

lui reprend sa récompense, ayant réétudié les conditions de l'examen de 1833. Il faut s'adapter. De plus, la forme de la bouteille évolue sous l'influence de Mme Veuve Clicquot-Ponsardin. D'ailleurs en 1839, M. Ruinart demande d'adopter pour ses bouteilles la forme donnée à celles de la Veuve renommée<sup>xx</sup>. Valentin Darche renoue avec le concours de la Société d'Encouragement, tout en rappelant à la commission chargée de rendre compte des résultats « que les expériences soient faites de manière à ce que le poids de chaque bouteille soit préalablement constaté et à ce que les bouteilles du même poids soient seules admises [...] »<sup>xxi</sup>. Il annonce d'ailleurs qu'il a fait « des essais sur 14 bouteilles, au moyen de la presse de M. Colardeau et qu'il a été constaté que la force des bouteilles croît en raison de leur poids ; ainsi celles de 28 onces résist[ent] à trente atmosphères, et celles de 42 à cinquante-deux »<sup>xxii</sup>. En 1840, soixante-quinze ouvriers occupés sur dix mois, produisent 1.440.000 bouteilles autour des trois fours à huit pots chacun ; soit une cadence de 4.800 bouteilles de 0, 918 Kg. et 0, 80 l. par jour<sup>xxiii</sup>. Pourtant, à cette époque, M. Ruinart demande de faire un meilleur choix, sinon il refusera des chargements<sup>xxiv</sup>. Il se plaint de beaucoup de casse en 1842<sup>xxv</sup>. M. Darche n'emploie plus que douze ouvriers en 1843<sup>xxvi</sup>. Il tente la fabrication du verre plat en 1847<sup>xxvii</sup> ; sans grand résultat. La verrerie est liquidée en 1851<sup>xxviii</sup>. Ainsi disparaît l'œuvre d'une vie très active dans la recherche avancée sur la bouteille champenoise. Valentin Darche décède trois ans plus tard.

L'intérêt pour le marché exponentiel de la bouteille champenoise est aussi le moteur de la pérennisation de l'entreprise des Colnet à Wimy-Quiquengrogne. En effet, cette illustre famille d'Avesnois-Thiérasche appartient à la cause du « *menu verre* » et du verre plat en disque, « *façon de France* » depuis « *des temps immémoriaux* ». Quant à la verrerie de Quiquengrogne, les fours sont rallumés en 1788<sup>xxix</sup>, après plusieurs années d'inactivité. Son essor va dépendre de la bouteille. Profitant des difficultés d'approvisionnement de la verrerie Despret d'Anor qui ne peut nourrir ses ouvriers<sup>xxx</sup>, elle se place auprès des négociants champenois dès 1792<sup>xxxi</sup>. Mais le véritable « coup de publicité », elle se l'assure auprès de M. Moët-Romont vers 1795 : « M. Colnet [...] voulant se distinguer par une bonne fabrication [offre] à M. Moët de lui livrer des bouteilles dont il [garantit] la casse [au-delà de 2 %] ». Six mille bouteilles sont livrées et M. Moët procède à des essais comparatifs avec quinze mille autres de verreries différentes et réputées. Au bout d'un mois, remplies de vin contenant « le plus de principes de fermentation », 30 à 40 % des bouteilles cassent, mais à peine 1 % parmi celles de Quiquengrogne. Du coup, « chacun s'empres[s]e de faire à M. Colnet des demandes de bouteilles beaucoup plus considérables [...] Son but [est] atteint [...] c'est alors sans doute que son intérêt lui command[e] de sacrifier la qualité à la quantité. Dès la seconde année, ses bouteilles [n'ont] plus la même force »<sup>xxxii</sup>. Qu'importe, les Verreries de Quiquengrogne ont un avenir assuré. Sous la direction de M. Jules de Colnet puis de son beau-frère,

Gustave Van Lempoël, l'établissement prospère. Leurs produits sont recherchés à Bordeaux, en Allemagne rhénane, mais aussi à Paris pour l'emploi des eaux gazeuses, dans les établissements de M. Boquet de Passy par exemple. Deux millions de bouteilles sont soufflées par an, prioritairement pour Moët, Ruynart, Veuve Clicquot-Ponsardin etc<sup>xxxiii</sup>. Gustave Van Lempoël propose même du standard en 1841, assurant que ses bouteilles présentent des « embouchures égales faites à la mécanique et brevetées »<sup>xxxiv</sup>. Il participe à différentes expositions industrielles dont celle de 1855 où son établissement sort médaillé. Travailleur acharné, dans le domaine de la verrerie certes, mais aussi dans bien d'autres domaines comme celui des questions agricoles, il est l'importateur du fil de fer pour clôture des pâturages en Thiérache en 1853<sup>xxxv</sup>. Un troisième four est allumé en 1844, puis un quatrième en 1863. A partir de 1868, Van Lempoël s'associe avec M. Déhu. Créé vicomte par le souverain belge car il est fort occupé dans ce pays aussi, Gustave Van Lempoël meurt en 1877. La société continue sa fourniture auprès de la Champagne jusqu'à disparaître des registres vers 1882. Ainsi s'éteint la dernière verrerie d'Avesnois-Thiérache issue d'illustre lignée. Bien d'autres, moins nobles, ont vu le jour et survécu.

\*\*\*\*\*

## La transition

En 1805, le comte de Mérode, veut établir une verrerie à Trélon afin de rentabiliser ses immenses propriétés foncières forestières. Il confie la tâche à M. Barbier de la Serre, beau-frère de Hilaire Despret qui a racheté la verrerie des Hennezel d'Anor en 1802. Le projet de société est rédigé le 2 janvier 1807 sur la base de deux tiers au comte de Mérode et d'un tiers à M. de la Serre. Il s'agit là de la première alliance du capital (Mérode) et de la technique du feu (de la Serre). L'autorisation officielle est accordée le 6 mars 1807. Une halle à deux fours est construite, mais le plus difficile est de recruter des ouvriers verriers qu'on finit par trouver à Charleroi. Au printemps 1807, sont commandés six moules en cuivre pour bouteilles : quatre pour bouteille simple selon le modèle dit de Mumm et deux pour demi-bouteille. Le projet de société est adopté le 26 août 1807. La bénédiction du four a lieu le 6 novembre suivant, accompagnée du soufflage de la première bouteille « champenoise ». Cependant les mauvaises récoltes de l'année 1808 en Champagne amène la dissolution de la société, reconstituée à la suite, à la condition de dégager des bénéfices dans les quatre ans. Ainsi M. Barbier de la Serre se lance dans le verre à vitre en 1808 puis dans la gobeletterie en 1810. En 1811, les bouteilles ne se vendent guère. Les événements militaires de 1814 n'arrangent rien. La bouteille n'a pas sa place dans une halle aux fours de Trélon<sup>xxxvi</sup>. Encore que...

\*\*\*\*\*

## II L'école de l'industrie

A l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'existe guère à proprement parler d'enseignement industriel. La meilleure école demeure celle de l'apprentissage « sur le tas ». Le plus bel exemple en Avesnois-Thiérache reste celui des dirigeants des Verreries Noires de Trélon. Son fondateur, Rigobert Pailla arrive dans ce bourg en 1788<sup>xxxvii</sup>. Il est alors mouleur en sable, probablement dans le nouvel établissement métallurgique des comtes de Mérode au Hayon, dirigé par le sieur Hilaire Despret. Puis il commerce sous la Révolution qu'il passe sans encombre pour finir marchand de vin. Sa prospérité est assurée lorsqu'il obtient le marché de fournitures en vins et spiritueux de l'armée d'occupation prussienne en garnison à Avesnes-sur-Helpe dès 1814<sup>xxxviii</sup>. Membre du conseil de fabrique de l'église trélonaise Saint-Léger, il côtoie M. Barbier de La Serre<sup>xxxix</sup>. Le sieur Barbier de La Serre rachète en 1815 le premier établissement verrier trélonais qu'il avait créé avec le comte de Mérode. L'acte de vente comporte la mention des six moules en cuivre pour bouteilles ; moules qui n'intéressent guère le nouveau propriétaire qui se lance dans l'aventure du cristal. Herman Eugène Collignon devient son secrétaire en 1821 puis parvient au poste de régisseur de la cristallerie. Enfin M. Collignon se lance à son tour. Le 10 avril 1822, il épouse la fille de Rigobert Pailla, Euphrosine Joseph. Sa belle-sœur, Césarine Anastasie, convole en août 1823 avec Balthazar Pivon, souffleur en bouteilles de son état. C'est donc une entreprise purement familiale qui voit le jour ; sans grand succès car au décès de Rigobert en 1831, elle chôme depuis deux ans. Cette usine n'a d'ailleurs jamais dépassé l'effectif de deux souffleurs en bouteilles, selon les enquêtes industrielles de l'époque. En 1833, Le sieur Collignon devient seul maître. Il convainc les Maisons de Champagne et surtout Mme Veuve Clicquot-Ponsardin. Il progresse lentement et conquiert sa part du marché. Il fait construire un deuxième four en 1838 et un troisième en 1854. L'année suivante, il associe son fils, Herman Eugène, lui apprenant « sur le tas ». Ensemble, ils déposent brevet en 1860 pour perfectionnement aux pinces utilisées en verrerie<sup>xl</sup>. Herman fils meurt en 1865. Le gendre du couple Collignon-Pailla, Louis Ernest Clavon, devient le successeur tout désigné. Or il est clerc de notaire lorsqu'il épouse Anne-Marie Collignon. En 1866, il est associé à la verrerie familiale et apprend « sur le tas ». En 1868, nouveau brevet pour perfectionnements aux pinces de verrerie<sup>xli</sup>. En 1869, autre brevet pour perfectionnements aux bancs de verrier<sup>xlii</sup>. Un quatrième four doit être érigé mais les événements militaires de 1870 retardent sa mise en service à 1873. En 1875, M. Collignon décède à son tour. Louis Ernest Clavon doit passer à l'étape supérieure. Son établissement est médaillé à l'Exposition Universelle de 1878. Il fait construire un four à bassin en 1893, s'offre une pleine page de publicité dans l'annuaire Camille Rousset en 1899, mais hésite sur la mécanisation de la production. Il ne pourra pas reconnaître son erreur car il disparaît en janvier 1900. Lui succède son gendre initié « sur le tas », Woldemar de Berghes, qui n'a aucune vision de l'avenir.

C'est bien cette vision de l'avenir qui a provoqué la multiplication du nombre de verreries noires en Avesnois-Thiérache au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut reconnaître que l'investissement de base, certes très conséquent, vaut le jeu. La production de vin de Champagne estimée à trois millions de bouteilles vers 1830, passe à plus de six millions et demie en 1844, pour atteindre les vingt millions en 1872<sup>xliii</sup>. De quoi faire réfléchir ! D'autant qu'enfin la bouteille a pris définitivement sa forme standard « champenoise » et que le progrès industriel frappe aux portes de la région. Le 25 mai 1868, Alphonse Poulet reçoit l'autorisation préfectorale d'établir une verrerie en bouteilles<sup>xliiv</sup>. Il s'installe aux abords de la nouvelle ligne de chemin de fer Aulnoye - Anor, mise en service en 1869. Il fournit Moët cette année-là et en 1870<sup>xlv</sup>. Le désastre de Sedan retarde le développement de l'entreprise et tout s'arrête avec le décès du sieur Poulet. En 1874, Louis Ernest Clavon, maître des Verreries Noires de Trélon, s'empresse de louer les bâtiments à la veuve d'Alphonse Poulet pour tenter de freiner la concurrence, sans parvenir à enrayer le phénomène. En 1870, est créée la société Courtonne et Cie à Hirson ; la voie ferrée Anor – Hirson étant alors opérationnelle. Rien d'étonnant de savoir que le sieur Courtonne est marchand de charbon à Anor tandis qu'il s'emploie à acquérir les terrains nécessaires à l'érection des Verreries à Bouteilles d'Hirson<sup>xlvi</sup>. Cette société prend une forme anonyme dès 1872<sup>xlvii</sup> tout en poursuivant son chemin de conquête de parts de marché de la champenoise. En 1875, à Anor-même, non loin de l'ancien quartier Poulet, mais de l'autre côté de la voie ferrée cette fois, MM. Victor Meunier et Evariste Berger fondent leur propre établissement : les Verreries Noires d'Anor. Il ne faut pas s'étonner si l'on apprend qu'Evariste Berger, sujet belge des environs de Charleroi, est marchand de charbon lui aussi<sup>xlviii</sup>. Et ces nouveaux fabricants vont bénéficier à leur tour de la fabuleuse croissance du marché du vin de Champagne. Dans tous les cas jusqu'ici énoncés, la fabrication de la bouteille champenoise demeure la principale activité des souffleurs. Cependant cette monoproduction présente un gros risque car les années de mauvaises récoltes, il n'est pas rare de voir les ouvriers verriers « travailler pour le magasin ». Parfois l'on tente une légère diversification : par exemple, les verreries d'Hirson produisent quelques flacons pour des liqueurs du sud-ouest de la France<sup>xlix</sup>. Une seule verrerie avesnoise traversera avec succès les épreuves de la modernisation. Elle est créée en 1868 sous la raison sociale Legrand, Lenain, Macaigne et d'Hinzelin. Aucun marchand de charbon ou maître de forges, mais une puissante famille locale versée dans l'industrie textile florissante, celle des Legrand. Premier gérant : Alcide Lenain, cousin et associé, fils d'un greffier de justice de paix, ancien élève au Lycée impérial de Douai, sorti de l'École Centrale de Paris, promotion 1864, spécialité mécanicien. L'affaire débute. Alcide décède en 1878<sup>l</sup>.

C'est Pierre Alexandre Mulat<sup>li</sup> qui va assurer l'avenir des Verreries Noires

de Fourmies. Fils d'un filateur normand installé à Doingt (Somme), ancien élève au Lycée impérial de Douai, ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris en 1863, spécialité constructeur, il part travailler dans la région minière de Chicago. Actif dans la Guerre de Sécession, il regagne la France en 1867 comme dirigeant de la section mécanique américaine de l'Exposition Universelle. Ce qui lui vaut la Légion d'Honneur à 27 ans ! En 1868, il se retrouve à la direction des Forges de Pas-Bayard, usine d'Anor dépendant d'une société plus complexe dont l'un des directeurs, Edmond Dormoy, a pour parent un centralien, Paul Dormoy (promotion 1863). En 1874, Alcide Lenain cède ses parts de la verrerie fourmisienne à Alexandre Mulat ; homme du feu et non du verre. Cependant ce dernier ne la dirige qu'à partir de 1884. Cette même année, il rachète avec trois maîtres de verreries dont celui d'Hirson, le premier brevet d'un moule de soufflage pour bouteilles champenoises. Il modernise l'entreprise qu'il équipe d'un four à gaz en 1886. Il ne manque pas de se rendre à l'Exposition Universelle de 1889 et dès 1890, le premier four à bassin avesnois est construit à Fourmies. Les outils évoluent, les mentalités ouvrières aussi. Avec le four à bassin, le souffleur en bouteilles perd de sa superbe, devient simple ouvrier et lutte. La grève nationale de la branche de la bouteille, décidée au Congrès de Lyon et effective en octobre 1891, se solde par un échec ; échec d'autant plus cuisant que les verriers d'Avesnois-Thiérache, très bien rétribués, n'ont fait grève que par solidarité nationale et en mémoire des victimes du 1<sup>er</sup> mai. La rupture est consommée. A mesure que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se rapproche, les rapports se syndicalisent, se radicalisent et se généralisent. En effet, M. Mulat est un des instigateurs du Groupement des Verreries Champenoises, sorte de consortium où siègent les verreries d'Anor, Hirson, Cormontreuil, Vauxrot, Folembay... mais pas Trélon. Les verreries du Groupement tentent d'agir de concert pour réduire les velléités syndicales. Peine perdue, la « viande à feu » ne cesse d'être remuante. Or ceci n'est qu'un point de détail. Ainsi les membres du Groupement tiennent-ils un stand commun à l'Exposition Universelle de Paris en 1900 et y reçoivent-ils leur distinction dans l'unité. Ensemble, ils se répartissent les parts du marché. Ensemble ils se portent acquéreurs en 1902, du brevet de la première machine semi-automatique de soufflage Boucher ; machine dont M. Mulat suivait de très près l'évolution. Bel avenir quand on sait que le souffleur apprend « sur le tas » durant plus de sept longues années, contre quinze jours pour le conducteur d'une machine Boucher au rendement plus élevée. Dès lors on façonne à Fourmies des bouteilles bénédictines à moindre coût, mais aucune champenoise à la forme trop complexe. Alexandre Mulat voyage fréquemment en Allemagne, à Dusseldorf par exemple. Il visite Manchester où fonctionne la première machine automatique continentale Owens. En 1894-1895, le spectre des Verreries de Quiquengrogne ressurgit. Aussi les maîtres d'Anor, Fourmies et Hirson acquièrent-ils les locaux en 1899, afin de les louer aux Tissier qui pourront y faire toute sorte de verre sauf

la bouteille<sup>lii</sup>. Le marché de la champenoise n'est plus ce qu'il était. Chacun y reçoit sa part.

## Conclusion

L'Avesnois-Thiérache gagne tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, son appellation « Nord-Champagne ». Nombre de verreries à bouteilles y voient le jour. Leurs productions se tournent naturellement et historiquement vers la région champenoise assez proche et vers le fabuleux marché du vin effervescent. Aussi ces établissements ne peuvent-ils être comptés parmi ceux du Nord, mais plutôt parmi ceux de la Champagne ; participant activement à la recherche menée pour définir les caractéristiques de la « champenoise », ce contenant si précieux puisqu'il demeure l'outil par excellence de la champagnisation.

Mais ces verreries sont surtout l'œuvre de quelques hommes. Certes, on ne peut ignorer que ce sont les souffleurs qui façonnent les bouteilles, mais ces hommes ont besoin d'être dirigés. Avec la Révolution française, la noblesse de verre a cédé le pas. Les ateliers artisanaux sont devenus des ateliers d'usine. Les Verreries de Quiquengrogne demeurent le seul cas qui s'inscrit dans la continuité d'exploitation d'une noble lignée qui a su s'adapter.

Quant aux autres, leurs créateurs ou leurs dirigeants sont issus des milieux-clés du fer et du charbon. Les premiers ont la connaissance du feu et les seconds, de la rentabilité du combustible. Ils apprennent pourtant leur métier de maîtres de verreries à bouteilles « sur le tas », à la lueur de l'expérience car aucune école ne dispense de cours industriel sur cette matière.

La première génération, celle de Valentin Darche ou d'Herman Eugène Collignon, essuie en quelque sorte les plâtres. La seconde poursuit en s'adaptant à l'évolution technologique. Là, deux écoles se côtoient : l'une a reçu un enseignement « sur le four », tel Louis Ernest Clavon, l'autre à l'Ecole Centrale de Paris, tel Pierre Alexandre Mulat. C'est ce dernier qui fera la différence : il a toujours une nouveauté technique d'avance et comprend mieux que quiconque le besoin de s'associer en Groupement. Il assure ainsi l'avenir des Verreries Noires de Fourmies. La Première guerre mondiale bouleversera quelque peu les plans.

---

i Archives Départementales du Nord, 9 H 400 ; rachat par Josué II de Hennezel d'Ormois à cette date à la famille Goulart. On n'y produit du verre plat.

ii Arch. Dép. Nord, 9 H 400.

iii Bosc d'Antic, *Œuvres contenant plusieurs mémoires sur la verrerie...*, Paris, 1780.

iv Arch. Dép. Nord, 9 H 1436.

v Geneviève Marion, *De l'évolution régionale de l'industrie verrière en Avesnois-Thiérache, 18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> s.*, DEA non soutenu d'Histoire des Techniques, septembre 1988.

vi Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.

vii Geneviève Marion, *De l'évolution régionale de l'industrie verrière en Avesnois-Thiérache, 18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> s.*, DEA non soutenu d'Histoire des Techniques, septembre 1988.

viii Dieudonné, *Statistique du Département du Nord*, tome II, 1800-1804, Gérard Monfort éditeur.

ix Arch. Dép. Nord, L 5619.



- 
- x F. Raymond, *Histoire du Hainaut français et du Cambrésis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Lib. Historique des Provinces, Emile Lechevalier, 1899.
- xi F. Raymond, *Histoire du Hainaut français et du Cambrésis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Lib. Historique des Provinces, Emile Lechevalier, 1899.
- xii Archives Ruinart ; Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xiii Emile Trelcat, *La famille Despret, 1512-1929*, (éd.) Lille, Société d'Etudes, 1929, p.15.
- xiv F. Raymond, *Histoire du Hainaut français et du Cambrésis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Lib. Historique des Provinces, Emile Lechevalier, 1899.
- xv Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xvi Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xvii Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xviii Bulletin de la Société d'Encouragement de l'Industrie Nationale (SEIN), vol. 34, 1835, p. 569.
- xix Arch. Dép. Nord, M 417 / 3394.
- xx Lettre du 21 décembre 1839 ; Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xxi Bull. SEIN, vol. 38, 1839, p. 102.
- xxii Bull. SEIN, vol. 38, 1839, p. 102.
- xxiii Archives Nationales, F 14 / 4273.
- xxiv Lettre du 22/02/1840 ; Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xxv Lettre du 14/08/1842 ; Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xxvi Arch. Dép. Nord, M 547 / 5.
- xxvii Arch. Dép. Nord, M 417 / 3394.
- xxviii Arch. Dép. Nord, 3 U 1 / 574.
- xxix Archives Condé à Chantilly, carton D 45.
- xxx Arch. Dép. Nord, L 5619.
- xxxi Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xxxii Bull. SEIN, vol. 28, 1829, p. 388.
- xxxiii Journal de l'Aisne, lundi 27 et mardi 28/05/1839, 31<sup>e</sup> année, n° 74.
- xxxiv Tableau-Réclame de 1841 ; Hennezel d'Ormois, *Gentilshommes verriers de Haute-Picardie, Charles-Fontaine*, 1933, imp. Daupeley-Gouverneur à Nogent-le-Rotrou.
- xxxv Hennezel d'Ormois, *Gentilshommes verriers de Haute-Picardie, Charles-Fontaine*, 1933, imp. Daupeley-Gouverneur à Nogent-le-Rotrou, p. 287.
- xxxvi L'ensemble de ces informations nous a été aimablement communiqué par Mme Jacqueline Dubois de Glageon, laquelle a procédé au dépouillement des archives privées de Mme la princesse de Mérode, de Trélon.
- xxxvii Archives Municipales de Trélon.
- xxxviii Archives Municipales de Trélon.
- xxxix Stéphane Palaude, *L'implantation de la verrerie noire à Trélon*, in *Valentiana : revue d'histoire des pays du Hainaut français*, n° 21, juin 1998.
- xl Brevet n°46488, Collignon et fils, du 29/08/1860.
- xli Brevet n°83545, Collignon et Clavon, du 12/12/1868.
- xliv Brevet n°84847, Collignon et Clavon, du 17/03/1869.
- xliii Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xliv Arch. Dép. Nord, M 417 / 230.
- xlv Nicole Fiérobe, *Histoire de la communication technique : le langage verrier dans l'industrie des bouteilles du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, doctorat, Reims, 1986.
- xlvi Archives Saint-Gobain à Blois.
- xlvii Geneviève Marion, *De l'évolution régionale de l'industrie verrière en Avesnois-Thiérache, 18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> s.*, DEA non soutenu d'Histoire des Techniques, septembre 1988 ; et Archives Saint-Gobain à Blois.
- xlviii Rencontre avec M. Marcel Méhaut de Remilly-les-Pothées.
- xlix Archives Saint-Gobain à Blois.
- l Archives de l'Ecole Centrale de Paris.

li Voir la biographie de Pierre Alexandre Mulat rédigée par l'auteur.

lii Pour l'ensemble, il suffit de se référer aux différents articles de l'auteur parus dans le catalogue de l'exposition *Champenoises Champagne 2000*, Ecomusée de la Région de Fourmies-Trélon en Avesnois, Atelier-Musée du Verre de Trélon, 2000.